

Alexandre Perregaux, un grand « sculpteur en miniature »

Paul Bissegger

Dans le paysage artistique lausannois de la fin du XVIII^e siècle, Alexandre Perregaux (1749-1808) fait figure d'exception. Créateur aux dons multiples vivant confortablement de son art, il a su éblouir, par ses exceptionnels travaux sur ivoire, bon nombre d'étrangers venus de tous horizons. Dans un rapport sur les arts à Lausanne adressé en 1799 au ministre helvétique Philipp Albert Stapfer, le graveur Friedrich-Georg Wexelberg signale que Perregaux est, de tous les artistes du chef-lieu, «le seul employé utilement»¹. Orfèvre, joaillier, graveur, il devient aussi architecte autodidacte à partir de 1789 et sa carrière fructueuse lui permet d'accumuler une fortune immobilière non négligeable.

De 1761 à 1765, Alexandre Perregaux apprend le métier de joaillier et graveur chez l'orfèvre lausannois Benoît Gély, l'inventeur des «diamants de Lausanne», qui sont en fait des paillettes de verre étamé et poli. Il est attesté comme orfèvre et graveur de 1772 jusqu'en 1798 en tout cas, temporairement associé à Jean-Pierre Maistre, voire à Jean-Daniel Coste. Mais plutôt que de fabriquer de la vaisselle, des services ou des chandeliers d'argent, il se spécialise dans le domaine des bijoux, des travaux en cheveux, des boîtes en écaille et des médaillons. Si l'on ignore où il a bien pu acquérir sa virtuosité en micro-sculpture sur ivoire, il se dit en tout cas «sculpteur en miniature & graveur» en 1783². Son atelier comprend quelques élèves ainsi que sa fille Marie, artiste peintre miniaturiste qui travaille avec lui à la confection de médaillons. Curieusement, celle-ci incorpore des cheveux finement hachés ou des poils de barbe à certains pigments, afin de conférer à ces couleurs une rugosité

rendant mieux la texture des feuillages ou des troncs d'arbres. Perregaux n'ayant hélas pas laissé d'archives, seuls des témoignages indirects nous renseignent sur son art, tels que des récits de voyageurs ou des comptes privés, notamment ceux de la famille de Charrière de Sévery, pour laquelle il a travaillé à diverses reprises³.

Les descendants d'Alexandre Perregaux – dont l'ophtalmologue Jules Gonin, qui a épousé son arrière-petite-fille – ont remis au Musée historique de Lausanne un certain nombre de souvenirs conservés par la famille. Il y a entre autres un grand portrait à l'huile représentant l'artiste, des médaillons peints et des boîtes ouvragées en écaille. Certaines portent sur le couvercle un bas-relief en étain, illustrant une scène de genre, comme la préparation de crêpes [fig. 1] ou encore un profil bourbonien. Ces boîtes renfermaient ce que Gonin dit ressembler à du



Fig. 1. Alexandre Perregaux (attr.), *Boîte en laque rouge et intérieur en écaille avec un médaillon en bronze sur fond d'émail représentant une scène de genre*, 7.7 cm diam., [v. 1780-1789]. MHL, inv. AA.VL 2003 B 5880 B.



Fig. 2. Alexandre Perregaux, *Chaton de bague en ivoire sculpté illustrant des ruines antiques*, 1.5 × 3.3 cm, [v. 1780-1789]. MHL, inv. I.50.E.18.4.



Fig. 3. Alexandre Perregaux, *Chaton de bague en ivoire sculpté illustrant deux bateaux à voile*, 1.9 × 3.8 cm, [v. 1780-1789]. MHL, inv. I.50.E.18.6.

«fromage finement râpé», s'excusant de la trivialité de la comparaison... Il s'agit en fait de minuscules fragments d'ivoire sculpté figurant des branches d'arbres, des animaux, des personnages, des troncs ruinés, des draperies, des éléments d'architecture, des guirlandes de fleurs; le tout était destiné à la composition de paysages agrestes et de scènes mythologiques ou bucoliques. Quelques pièces plus élaborées montrent des éléments déjà assemblés pour orner un médaillon ou le chaton d'une bague, avec ruines antiques [fig. 2], groupes de chevaux ou de bœufs, bateaux [fig. 3]. L'ivoire est posé sur un fond gouaché bleu de cobalt, couleur systématiquement utilisée pour les œuvres de ce genre. À la même époque, et d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui, une teinte similaire s'observe sur la céramique de Wedgwood, où elle met pareillement en valeur des reliefs éburnés à la barbotine.

Il est sans doute difficile, en se fondant sur ce maigre héritage transmis par la famille, de se faire une juste idée du talent de Perregaux, puisqu'il s'agit essentiellement

d'inventus, d'éléments épars, inachevés ou imparfaits. Il y a toutefois des exceptions, comme ce médaillon montrant une urne aux décors arachnéens, évidée aux initiales FA – sans doute un souvenir personnel de Françoise Alexandrine, autre fille de l'artiste [fig. 4] – ou encore une bague qui illustre Flore répandant ses bienfaits sur la Terre⁴ [fig. 5].

Pour les touristes de passage à Lausanne, une visite chez Perregaux était même recommandée par les guides de voyage des années 1790. Ainsi Ebel signale-t-il «MM. Coste et Perregaux, qui font des bijoux précieux en ivoire et en cheveux», tandis que Thomas Martyn relève qu'«on s'empresse d'aller voir les beaux ouvrages de gravure, de sculpture en ivoire, etc. de M. Perregaux.»⁵. La virtuosité du sculpteur devait en effet être tout à fait exceptionnelle pour impressionner ainsi des visiteurs souvent fortunés, accoutumés aux meilleures productions artistiques de leur temps. Gibbon, toutefois, ne mentionne jamais Perregaux dans sa riche correspondance. Lui, qui embrasse d'un seul



Fig. 4. Alexandre Perregaux, Médaillon en ivoire sculpté illustrant une urne ornée de guirlandes et portant le monogramme FA, 1.8 x 1.2 cm, [v. 1780-1789]. MHL, inv. I.50.E.11.2.



Fig. 5. Alexandre Perregaux, Chaton de bague en ivoire sculpté illustrant la déesse Flore, 2.7 x 1.6 cm, [v. 1780-1789]. MHL, inv. I.50.E.21.

coup d'œil l'ensemble de l'histoire romaine, ne paraît guère s'intéresser à des chefs-d'œuvre en miniature que l'on doit découvrir à la loupe. En revanche, Johann Kaspar Lavater, en 1785, évoque sobrement cet «Elfenbeinarbeiter». Mais plutôt que de souligner, comme la plupart de ses contemporains, le talent du sculpteur, il relève, à son habitude, ses qualités humaines : «ein sehr bescheidener, geschickter, geistreicher Kopf». Le promoteur de la physiognomonie promet même d'envoyer son profil à l'artiste lausannois, ce dernier souhaitant le reproduire en ivoire⁶.

C'est au contraire avec une certaine emphase que Perregaux est qualifié de «plus grand artiste d'Europe» par le lexicographe allemand Johann Georg Meusel⁷, bien placé pour connaître aussi les chefs-d'œuvre microscopiques de ses contemporains germaniques, même si les meilleurs d'entre eux, comme C. Haager, Sebastian Hess ou G. Stephany et J. Dresch ont émigré en Angleterre. Le Royaume-Uni, en effet, leur offre des débouchés auprès d'un public d'amateurs fortunés, jusque dans l'entourage même du roi George III. Si certains de ces artistes ont eu la sagesse de signer leurs travaux, il n'en va malheureusement pas de même pour Alexandre Perregaux, dont la modestie a été maintes fois soulignée. Comme on ne prête qu'aux riches, certains de ses chefs-d'œuvre sont sans doute aujourd'hui attribués à ces prestigieux concurrents.

En 1788, la correspondance du philosophe et naturaliste allemand Christoph Meiners révèle que des miniatures de Perregaux sont exportées à Paris et à Londres⁸, et que certaines ont été acquises par un illustre visiteur anglais, le prince Édouard-Auguste, duc de Kent. Celui-ci fait l'acquisition pour le compte de sa mère, la reine Charlotte d'Angleterre, d'un médaillon destiné à orner un bracelet, puis encore d'un grand médaillon coûtant une fortune, à savoir 22 louis d'or : «Ohne eine solche Arbeit gesehen zu haben, kann man es sich nicht vorstellen, dass man in Elfenbein eine Schweizerische Landschaft so unnachahmlich ausdrücken könne, als der Künstler sie dargestellt hatte»⁹.

D'autres témoignages contemporains évoquent le talent de Perregaux. Ainsi, Alexandre-Louis de Caze écrit-il en 1786 :

Pour ne rien oublier de ce qui est intéressant dans la ville de Lausanne, il faut rendre une visite à M. Alexandre Perregaux qui montre avec complaisance et vend avec plus de plaisir encore des ouvrages taillés avec une finesse qui échappe à la vue la plus perçante. Ce sont des chefs-d'œuvre de futilité. Il est étonnant qu'un homme consacre sa vie à ce travail, et il est plus étonnant encore qu'il la lui doive.¹⁰



Fig. 6. Médaillon en ivoire sculpté illustrant une ronde paysanne, Œuvre attribuée à Stephany & Dresch, mais due sans doute à Alexandre Perregaux, 3.1 x 4 cm, [s.d.]. Collection privée.



Fig. 7. Médaillon. Micro-sculpture sur ivoire illustrant un paysage fluvio-lacustre, sans doute par Alexandre Perregaux, 6.7 x 6.6 cm, [s.d.]. Collection privée.

Le Doyen Bridel confirme le témoignage apporté par Meusel en 1797 :

M. Perregaux est le premier artiste d'Europe pour sculpter sur ivoire : sur le chaton d'une bague, il met tout un paysage, dont il dégrade le lointain avec une délicatesse inimitable ; la nature de ses ouvrages, le fini des détails, la grâce de tout l'ensemble, sont une espèce de magie pour l'œil, qui demande comment la main de l'homme a pu réaliser de telles merveilles.¹¹

Enfin, Sophie von La Roche, femme de lettres allemande qui, comme on sait, fréquente le cercle de Gibbon, a également laissé de précieuses indications. Elle loge en 1792 chez les beaux-parents de Perregaux, au voisinage immédiat de Villamont, et va bien sûr trouver l'artiste. Dans son atelier, elle observe qu'un visiteur anglais a fait monter sur bague un médaillon montrant un monument marqué *For Love* et orné de guirlandes ; un autre bijou comporte la célèbre *Charlotte au tombeau de Werther* évoquant Goethe, ou encore une *Marie au petit chien*, soit *Poor Maria*, figure d'un roman de l'Irlandais Laurence Sterne¹². Ces dernières illustrations attestent que Perregaux se tient au courant des succès littéraires du moment et répond ainsi aux attentes de ses visiteurs. Une autre grande bague, observe toujours Sophie von La Roche, affiche un arbre autour duquel danse un groupe de vigneron et vigneronnes, œuvre merveilleuse, dit-elle, sur laquelle on distingue, jusque dans les moindres détails, le feuillage, les traits des visages, les plis des vêtements, les buissons et les fleurs [fig. 6]. Elle poursuit :

Der Charakter des Herrn Pergault, ist stille, sanfte Bescheidenheit, selbst das Cabinet in welchem er diese Art Wunder hervorbringt, zeigt es: ein mit einem Baum beschattetes Fenster, fasst alles, was er braucht: einen eingepassten Tisch mit Schubladen, links und rechts die Arbeitszeuge an der Seite, und ein runder Einschnitt wo er sitzt, die übrigen Wände mit wenigen aber schönen französischen, italienischen und englischen Kupfern, nebst einigen Gipsbüsten verziert. Im Nebenzimmer arbeiten ein paar junge Leute in Haar und Perlen wie jetzo die Mode ist, eine seiner Töchter zeichnet sehr gut, und wird, wenn sie das vortreffliche Auge des Vaters bekommt, von ihm seine so vorzügliche Kunst lernen.¹³

Si le Musée historique de Lausanne conserve aujourd'hui quelques souvenirs de cet art poussé à ses limites, l'essentiel de l'œuvre sculpté de Perregaux est disséminé aux quatre vents. Jusqu'en Angleterre, sans doute, comme

en témoignent des bagues et médaillons aujourd'hui conservés au *Holborne Museum* à Bath, ainsi que dans la célèbre *Connaissieur Collection* réunie dans l'entourage de la famille royale anglaise durant le dernier quart du XVIII^e siècle, puis dispersée lors d'une vente aux enchères en 2002. On y trouve des médaillons signés Stephany & Dresch, d'autres attribués à Paul Johann Hess, Nikolaus Klammer, C. Haager et Giuseppe Maria Bonzanigo, tous également artistes de premier plan. Le nom du modeste Perregaux y est oublié. Par ailleurs, un médaillon virtuose de 6,6 cm de diamètre, acquis au début des années 2000 dans la région de Zurich [fig. 7], offre de frappantes ressemblances stylistiques avec les éléments restés dans la famille Perregaux, ainsi qu'avec certains médaillons de collections internationales. On peut mentionner notamment les crevasses tortueuses qui zèbrent les vieux troncs, la forme des sapins, celle des bateaux, jusqu'à celles des voiles, qui présentent d'étonnantes similitudes. Il y aurait là assurément des pistes à suivre.

Vers la fin du XVIII^e siècle, la clientèle intéressée à ces «chef d'œuvres de futilité» s'évanouit et Perregaux réoriente son activité vers l'architecture. À Villamont, propriété qu'il a acquise en 1781 et où il loge d'abord dans une demeure modeste, il se construit entre 1791 et 1797 une imposante maison de campagne. Il revend cette luxueuse propriété en 1799 déjà à Rodolphe-Emmanuel de Haller, banquier à Paris, et ce succès lui vaut une réputation de

bâtitteur qui amène d'autres commandes publiques et privées. Ainsi, en 1803, on le charge non seulement du réaménagement du château Saint-Maire pour l'Exécutif du tout jeune Canton de Vaud, mais aussi de la construction d'un bâtiment pour le Grand Conseil. Il édifie également la première poste à Saint-François (1806-1807) et dessine pour l'État les projets de prison, d'hôpital, de maison d'aliénés. Dans le domaine de l'architecture privée, outre Villamont déjà cité (qui appartiendra un temps à la famille royale de Suède), il élève, toujours à Lausanne, *Souvenir* (1801-1802), ou encore l'ancienne maison Panchaud, à Ouchy (1802-1803), la campagne du Désert (1802-1808), ainsi que la façade de l'ancien hôtel du Faucon, vers Saint-Pierre.

Artiste très complet, Alexandre Perregaux a marqué l'histoire culturelle de son temps, tout comme le fera son fils Henri (1785-1850), qui lui succède et deviendra l'un des principaux bâtisseurs vaudois de la première moitié du XIX^e siècle¹⁴.

- 1 Citation tirée de Pierre Chessex, «Documents pour servir à l'histoire des arts sous la République helvétique», *Études de lettres*, n° 3, 1980/2, p. 93-121.
- 2 *Nouvelles de divers endroits* (aussi cité sous le titre de *Gazette de Berne*), Berne, 26 avril 1783.
- 3 ACV, P Charrière de Sévery, Acb 953, liasse 1787, acquitté 21 juillet 1787; liasse 1789, acquitté le 25 juin 1789; liasse 1790, acquitté le 22 avril 1790.
- 4 Bague en or donnée en 2011 au MHL, provenant de la maison de La Caroline, à Tolochenaz.
- 5 Johann Gottfried Ebel, *Instructions pour un voyageur qui se propose de parcourir la Suisse de la manière la plus utile et la plus propre à lui procurer toutes les jouissances dont cette contrée abonde*, Bâle, J.-J. Tournaisen, 1795, p. 170; Thomas Martyn, *Guide du voyageur en Suisse*, Lausanne, Jean Mourer, 1794, p. 37 (aimables communications de Béatrice Lovis).

- 6 Horst Weigelt (éd.), *Johann Kaspar Lavater. Reisetagebücher*, vol. 2, *Reisetagebuch in die Westschweiz 1785*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1997, p. 73 (aimable communication de Béatrice Lovis).
- 7 Johann Georg Meusel, *Neue Miscellaneen artistischen Inhalts für Künstler und Kunstliebhaber. Fortsetzung des neuen Museums für Künstler und Kunstliebhaber*, Leipzig, Gerhard Fleischer, 1795-1803, partic. vol. 5 (1797).
- 8 Christoph Meiners, *Briefe über die Schweiz*, Tübingen, Cotta'sche Buchhandlung, 1791, 2^e partie, 21 août 1782.
- 9 *Id.*, 4^e partie, 27 août 1788 (aimable communication de Béatrice Lovis).
- 10 Alexandre-Louis de Caze, «Voyage en Suisse», 1786, cote BGE, MS suppl. 1330.
- 11 Philippe-Sirice Bridel, *Le Conservateur suisse ou recueil complet des étrennes helvétiques* (édition augmentée),

- Lausanne, Louis Knab, 1813, t. II, p. 480, note 53.
- 12 Laurence Sterne, *A Sentimental Journey through France and Italy by Mr Yorick*, London, T. Becket & P. A. de Hondt, 1768, récit publié en français à Paris dès 1769. Maria, folle de chagrin, a été illustrée par maints artistes, notamment par Angelica Kauffmann (1777), dont le tableau, gravé par William Wynne Ryland (1779), a pu inspirer Perregaux, tout comme il a servi de modèle à la manufacture de porcelaine Wedgwood (aimable communication d'Helena et Philippe Junod).
- 13 Sophie von La Roche, *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise*, Offenbach, Ulrich Weiss & Carl Ludwig Brede, 1793, p. 463-464.
- 14 Nous renvoyons le lecteur à notre étude: Paul Bissegger, *D'ivoire et de marbre. Alexandre et Henri Perregaux ou l'Âge d'Or de l'architecture vaudoise (1770-1850)*, Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, 2007.